Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 90 (1945)
Heft: 12

Artikel: Notes sur l'affaire d'Espagne (1807-1811) [suite]
Autor: Friedländer, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342298

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Notes sur l'affaire d'Espagne
(1807-1811)

La guérilla.

Lorsque le soulèvement avait éclaté en 1808, et que des autorités résistantes avaient été constituées, la création d'armées nombreuses avait semblé le seul moyen pour offrir une résistance efficace à l'envahisseur. On assista à l'organisation de milices souvent mal équipées, mal encadrées et mal commandées. L'Espagnol combattait avec férocité et fanatisme, mais il manquait de discipline. Les insurgés étaient incapables d'exécuter sous le feu de l'ennemi des mouvements en ordre serré, comme l'exigeait la tactique de l'époque. Chaque fois qu'une armée espagnole tentait de tenir tête aux troupes françaises dans une bataille rangée, elle était mise en déroute. Mais cette situation finit par tourner à l'avantage des vaincus, car les défaites continuelles qu'ils subirent forcèrent les Espagnols à disperser leurs forces pour échapper à la destruction. Et ce fut là l'origine de la guérilla. Les opérations avec de grandes formations devenant impossibles, les chefs des insurgés organisèrent leurs hommes en bandes peu nombreuses qui harcelaient l'ennemi. Elles lui infligeaient à la longue des pertes beaucoup plus sérieuses qu'il n'eût pu en subir dans de grandes batailles. Des assemblées de délégués et des conseils de résistance furent créés dans toutes les provinces pour coordonner les actions des guerilleros. Tous ces conseils reconnaissaient l'autorité de la Junte centrale, qui s'était réfugiée à Séville après la prise de Madrid. Au début de l'année 1809, le gouvernement insurrectionnel contrôlait l'Andalousie, la Murcie, les provinces de Grenade et de Valence. Il jouissait de l'appui constant du

gouvernement britannique, qui fournissait non seulement des sommes d'argent et du matériel de guerre, mais aussi des officiers instructeurs chargés de l'organisation et de l'entraînement des partisans.

Selon les méthodes introduites dans les armées de la Révolution, les troupes françaises se nourrissaient sur l'habitant. Les paysans espagnols mirent le feu à leurs fermes, incendièrent des villages entiers, et transformèrent leur pays en un désert. De petits détachements français isolés, qui avaient osé s'aventurer loin des villes de garnison, les traînards et les fourrageurs, étaient impitoyablement massacrés. Les routes et les passages des montagnes étaient infestés de « bandits » et de « brigands de grand chemin ». Les convois de ravitaillement des forces occupantes trouvaient les ponts brûlés, des barricades sur la route. Partout derrière les buissons et les rochers surgissaient des hommes en guenilles, qui pillaient les convois au cri de « Viva el Rey ! » et qui massacraient avec sauvagerie les ennemis du Christ et de la Monarchie. La beauté de leur cause ne les empêchait cependant pas de souiller leur idéal par des cruautés sans nom. On trouvait des officiers français crucifiés sur les portes des granges, des prisonniers pendus par les pieds et saignés, ou grillés à petit feu. L'occupant réagissait en employant les mêmes méthodes.

La situation des troupes françaises devenait intenable. Le quart des forces totales était nécessaire pour la protection des communications. Néanmoins, le ravitaillement était constamment interrompu. L'organisation interne des armées était disloquée. Les liaisons entre les états-majors et les différentes unités étaient coupées. Le système nerveux des armées était paralysé. La plus grande maxime de Napoléon, la base de toute sa stratégie, était cette fois appliquée contre lui : le secret de la victoire consiste à se rendre maître des communications.

Les expéditions entreprises pour anéantir les « bandes de brigands » restaient en général sans résultat. Les guerilleros disparaissaient dans les montagnes et dans les forêts aussi

soudainement qu'ils étaient apparus. Ils profitaient de leur connaissance du terrain pour tendre des guet-apens à ceux qui étaient chargés de les exterminer.

Le soldat français, accablé sous la chaleur dans un pays sec et aride, résistait mal. Le mécontentement gagnait les troupes occupantes ; les hommes souffraient de la rigueur du climat ; la nourriture était mauvaise, souvent insuffisante. Puis ce fut la crainte, la peur ; la mort guettait derrière chaque bosquet, derrière chaque rocher, à chaque angle de rue. Le découragement s'emparait des esprits des soldats. Ils accusaient leurs chefs, et ils n'avaient pas tout à fait tort : ces hommes étaient pour la plupart sortis du rang, et avaient atteint les plus hauts échelons de la hiérarchie militaire. Leur ambition, toujours croissante, ne pouvait plus être satisfaite... La première pensée de Murat, en arrivant à Madrid, avait été de devenir roi d'Espagne. Le général Junot avait intrigué à Lisbonne, le maréchal Soult caressait l'espoir de devenir un jour roi du Portugal. Et au lieu de s'entendre pour assurer leurs communications et pour réduire les insurgés, les généraux français se jalousaient les uns les autres, et se refusaient à collaborer. Ils ne s'entendaient que pour une chose : désobéir au roi Joseph, qu'ils méprisaient. Chaque général français se conduisait en maître dans le territoire qu'il occupait avec ses troupes sans s'inquiéter des instructions qu'il recevait de Madrid. Et presque chaque commandant d'armée avait le vague espoir de devenir un jour le souverain d'une province espagnole.

L'aide britannique.

Le gouvernement de Sa Majesté Britannique s'était rendu compte de l'importance stratégique de cette gigantesque guerre d'usure qui se déroulait en Espagne. Il s'agissait donc de soutenir les guerilleros espagnols pour poursuivre l'affaiblissement progressif des forces françaises. Un corps expéditionnaire fut organisé dans le sud de l'Angleterre, et le 22 avril 1809 une

armée anglaise de 25 000 hommes débarqua à Lisbonne. Elle était commandée par le major-général Wellesley, qui revenait pour la deuxième fois au Portugal. Il marcha aussitôt vers le nord, passa le Douro et délogea le maréchal Soult de Porto. Attaqués par surprise avant d'avoir pu opérer leur concentration, les troupes françaises furent bousculées et durent se retirer en Galicie et dans le Léon.

Son aile gauche étant dégagée, le général anglais décida de tenter une marche directe sur Madrid en remontant le Tage. Il établit sa jonction avec une armée espagnole, commandée par le général La Cuesta, qui opérait dans cette région. Le général français Victor, qui venait de réduire l'insurrection en Estramadoure, remonta rapidement vers le nord pour arrêter l'avance des anglo-espagnols en aval de Tolède. Joseph, effrayé à l'idée que sa capitale était menacée, alla renforcer Victor avec toutes les troupes dont il disposait à Madrid. Il ordonna à Soult, qui avait pu rassembler ses troupes à Zamora, dans le centre du Léon, de se porter sur les arrières des Anglais pour couper leur ligne de retraite. Mais au lieu d'attendre que Soult ait eu le temps d'exécuter ce mouvement et de provoquer par là la retraite de l'ennemi, Joseph attaqua vivement les Anglo-Espagnols, qui s'étaient retranchés près de Talavera. L'aile droite, appuyée au Tage, l'aile gauche aux contreforts de la Sierra de Gredos, le général anglais avait établi ses 50 000 hommes sur une forte position, protégée sur le front par des ravins encaissés. Durant deux jours, les 27 et 28 juillet 1809, les assauts furieux de près de 100 000 Français vinrent se briser devant cette position. Le succès incontestable qu'il remporta dans cette bataille décisive valut au général Wellesley le titre de Vicomte Wellington.

Le commandant en chef anglais se distinguait avant tout par une forte volonté et un sens aigu des réalités. Il avait compris que la force des troupes françaises résidait dans l'offensive, que leurs plus grands succès tactiques étaient dus à la violence de leur assaut. On ne pouvait en venir à bout qu'en

ayant recours à une méthode tactique opposée, en créant un obstacle que la « furie française » ne pouvait pas emporter. Il fit élever plusieurs lignes de retranchements protégées par des abatis et défendue par un système de feux croisés soigneusement organisé. Ces positions furent défendues avec une fermeté et une ténacité tout-à-fait exceptionnelles, sans idée de recul, et le généralissime anglais fut à juste titre surnommé le duc de fer. Toutes les victoires qu'il remporta dans la péninsule furent dues à la même méthode : Talavera, Busaco, Fuentes d'Onoro (1810), Los Arapiles (juillet 1812) et d'autres encore. Et lorsque le 15 juin 1815 les assauts des armées françaises se brisèrent contre les positions fortifiées du Mont St-Jean, au sud de Waterloo, la tactique défensive de Wellington infligea une défaite décisive à l'esprit offensif français.

Après la victoire de Talavera, Wellington fut néanmoins contraint de se retirer dans le Portugal, lorsque Soult menaça ses derrières. Les Anglais se contentèrent dès lors de défendre le Portugal en s'appuyant sur les places fortes de la frontière espagnole : Almeida et Ciudad-Radrigo dans le nord à la frontière du Léon, Alcantara sur le Tage et Badajoz dans la vallée du Guadiana.

La tâche du corps expéditionnaire britannique était de défendre le Portugal qui constituait en quelque sorte le réduit de la Péninsule Ibérique. L'armée anglaise devait en même temps former le noyau militaire solide qui manquait à l'Espagne. Elle n'avait pas à reconquérir ce pays, mais à soutenir les forces des guerilleros moralement et matériellement. Il fallait rester en contact permanent avec les principaux chefs des partisans pour coordonner leurs efforts, dans la mesure où cela était possible et les approvisionner en armes et en munitions. Il fallait les soutenir moralement en faisant de temps à autre quelques incursions en Espagne pour encourager la population à la résistance active contre les Français. Les petites offensives britanniques attiraient les forces françaises et favorisaient ainsi l'extension et les possibilités offensives des troupes de partisans.

Mais le rôle principal de l'armée anglaise était non pas de combattre les troupes françaises, mais d'alimenter et d'entretenir la guérilla espagnole. L'empereur Napoléon fut ainsi obligé de maintenir 3 à 400 000 hommes en Espagne, dont l'absence se fit durement sentir dans la campagne contre l'Autriche en 1809. Wellington considérait déjà la guérilla comme une méthode stratégique indirecte, qui n'emportait pas la décision, mais qui contribuait grandement à la victoire. Elle sapait la force physique et morale de l'adversaire, affaiblissait sa volonté de lutter, et devait finalement amener l'effondrement des forces d'occupation. — D'après le général Marbot, les pertes françaises furent en moyenne d'une centaine d'hommes par jour durant quatre ans (1809-1812) et 45 000 seulement perdirent la vie en combattant contre l'armée anglaise. Les pertes considérables subies par les armées françaises justifient la stratégie de Wellington. Elle consistait à infliger à l'ennemi le maximum de pertes, en engageant le moins possible ses propres troupes, mais en utilisant les guérilleros espagnols. Les armées de Napoléon subirent ainsi par une lente usure des pertes beaucoup plus lourdes qu'elles n'auraient pu subir si l'Espagne leur avait été arrachée par une conquête rapide, à supposer que l'Angleterre aurait pu disposer des moyens nécessaires pour une telle entreprise. Mais ceci n'était pas le cas en 1809 et le rapport des pertes justifie entièrement la stratégie britannique.

Un autre aspect de la situation est à relever : tandis que Wellington soutenait les Espagnols depuis le Portugal, ceux-ci participaient à la défense de l'armée anglaise en agissant sur les communications des troupes françaises dirigées vers l'ouest et en attirant l'attention des Français vers d'autres côtés. Le réduit et les troupes de partisans qui défendaient son approche, n'auraient pu subsister l'un sans l'autre, et l'existence de l'un n'était justifié et n'avait de résultat que grâce au secours de l'autre.

La dernière campagne du Portugal.

Après le succès britannique à Talavera en juillet 1809, l'enthousiasme de la victoire avait envahi les esprits des combattants espagnols. Leur orgueil, déjà démesuré, en avait encore été accru. Encouragée par un petit succès remporté sur le plateau de la Manche, la Junte centrale ne se proposa rien moins que de reconquérir Madrid. Une armée de 50 000 hommes, réunissant toutes les forces régulières de l'Espagne, sous le commandement du général Areizaga, marcha sur la capitale. Elle fut complètement battue et dispersée par le maréchal Soult à Ocana, le 19 novembre 1809. Le 50 % des effectifs de l'armée espagnole, soit 25 000 hommes, furent faits prisonniers.

L'Andalousie était désormais sans défense. Soult y entreprit une grande razzia avec 70 000 hommes. Il occupa sans peine Cordoue et Grenade, et entra à Séville le 1er février 1810. Le gouvernement insurrectionnel s'enfuit à Cadix, où il poursuivit son activité. Soult échoua devant cette place forte puissante, qui fut énergiquement défendue avec l'appui d'unités britanniques.

La défaite française à Talavera eut encore d'autres conséquences. Napoléon destitua le maréchal Jourdan, qui servait de major-général au roi Joseph, et le remplaça par Soult. Se rendant compte d'autre part, de l'incapacité de son frère, il enleva à son autorité les provinces situées au nord de l'Ebre, dans l'idée de préparer leur rattachement à la France. Toutes les forces armées françaises stationnées dans le reste de l'Espagne, furent divisées en trois grandes armées : L'une seulement, celle du centre, restait sous les ordres de Sa Majesté le Roi d'Espagne Joseph Bonaparte. La seconde, dite armée du Portugal, occupait le nord-ouest de la péninsule sous les ordres du maréchal Masséna. La troisième, dite armée de l'Andalousie, occupait le sud aux ordres de Soult. Ces dispositions, ordonnées par un décret impérial du 8 février 1910,

enlevaient pratiquement toute autorité au roi Joseph. Elles n'améliorèrent par conséquent pas sa position en Espagne, et contribuèrent encore à son impopularité. D'un autre côté, la division du pays en grands gouvernements militaires donna davantage d'unité au commandement français, et permit des actions plus efficaces contre les insurgés.

L'empereur comprit également que l'âpreté de la résistance espagnole ne s'expliquait que par le maintien dans la péninsule d'une armée anglaise. Pour réduire les Espagnols, il fallait donc d'abord jeter les Britanniques à la mer. D'autre part, le blocus continental atteignait, en 1810, son maximum d'efficacité. Les stocks de marchandises s'accumulaient dans les ports de l'Angleterre. Aucune possibilité ne s'offrait pour les écouler, et cette situation favorisait des désordres sociaux. Une défaite quelconque, infligée aux forces britanniques, pouvait entraîner un renversement du cabinet et forcer l'Angleterre à la paix. Il fallait donc profiter de cette situation. Une occasion s'offrait : anéantir l'armée de Wellington en s'emparant de sa base, Lisbonne.

Dans l'impossibilité de diriger la campagne lui-même, Napoléon confia l'entreprise au maréchal Masséna, le héros de Zurich et d'Essling. L'armée du Portugal était composée de trois corps : ceux de Ney, Junot et Régnier, 70 000 hommes en tout, qui furent concentrés à Salamanque. C'était tous les effectifs disponibles sur les 3-400 000 soldats stationnés dans la péninsule. — Masséna s'empara d'abord des places fortes de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, puis il franchit la frontière portugaise le 16 septembre. Wellington fit dévaster systématiquement tout le territoire qui s'étendait devant les troupes françaises, de sorte que celles-ci furent obligées de s'approvisionner depuis Ciudad-Rodrigo. — Les Anglais attendirent ensuite sur les hauteurs de Busaco au nord de Coimbre, où ils repoussèrent tous les assauts des troupes françaises durant la journée du 27 septembre. Le lendemain Wellington se déroba vers le sud lorsque Masséna tenta de tourner sa position. Les

troupes françaises poursuivirent leur avance par Santarem pour marcher sur Lisbonne en suivant la rive droite du Tage. Quelle ne fut pas leur surprise lorsque, à l'aube du 10 octobre 1810, elles arrivèrent brusquement devant une immense ligne de fortifications en terre, dans laquelle elles virent disparaître les derniers uniformes rouges des Anglais.

C'étaient les lignes de Torrès Vedras. Wellington avait ordonné leur construction plus d'une année auparavant, après sa retraite de Talavera. Renforcées par un terrain accidenté, trois lignes successives de retranchements en terre, séparées par des intervalles de 12 km., s'étendaient des rives de l'Atlantique jusqu'au Tage sur une longueur d'environ 48 km. Elles comprenaient 127 redoutes munies de 511 canons et étaient défendues par 20 000 miliciens portugais, appuyés par l'armée britannique qui comptait 25 000 hommes. C'était la position de réduit du Portugal. Son existence avait été strictement tenue secrète. Aussi la vue de ces fortifications eut-elle un effet extrêmement démoralisant sur les soldats français, qui venaient de faire une marche pénible de 370 km. à travers un pays dévasté.

Masséna ne put faire qu'attendre ; il s'établit autour de Santarem. Il envoya un de ses officiers d'état-major auprès de l'empereur pour demander des renforts, mais en vain. Soult, qui aurait dû détacher un corps d'armée avec mission de bloquer Lisbonne par la rive gauche du Tage, n'arrivait pas et se contentait d'assiéger Badajoz. Au bout de deux mois d'attente, le mécontentement et la démoralisation avaient gagné les troupes de Masséna. Le ravitaillement devenait extrêmement difficile. Le maréchal fut contraint d'ordonner la retraite à la fin de février 1811.— Celle-ci commença en bon ordre, mais les généraux de Masséna ne reconnurent plus l'autorité de leur commandant, qu'ils considéraient comme vaincu. L'armée se disloqua. Ney se montra si insubordonné que Masséna dut le destituer. Le généralissime anglais profita naturellement de cette situation pour harceler l'armée française en

retraite. Après avoir vainement contre-attaqué le 3 mai 1811 à Fuentes d'Onoro, Masséna dut abandonner la place forte d'Almeida et se retirer dans le Léon. A la même époque Wellington envoyait l'un de ses lieutenants, Beresford, dans la vallée du Guadiana pour contenir Soult et tenter de reprendre Badajoz, dont les Français s'étaient emparés le 12 mars. Cette entreprise échoua, mais le Portugal était sauvé.

Dans cette campagne, la stratégie de Wellington était semblable à sa tactique. Il triomphait toujours grâce à une méthode indirecte, qui consistait à épuiser l'adversaire systématiquement par une longue défensive, pour passer à l'offensive au moment opportun. Celui-ci arrivait lorsque l'assaillant était épuisé à tel point que l'équilibre stratégique des forces était rompu en faveur du défenseur. Wellington pouvait ainsi porter le coup décisif après avoir provoqué la dislocation morale de l'adversaire, but principal de toute stratégie. Cette méthode semi défensive, semi offensive, était le seul moyen efficace pour faire face à la stratégie essentiellement offensive des armées de Napoléon. L'empereur ne voulait y voir toutefois que l'incapacité de ses généraux dans des conditions particulières.

La fin.

Durant l'année 1812, l'armée d'Espagne subit de nombreux prélèvements destinés aux forces d'invasion de la Russie. La guérilla redoubla d'activité après l'échec des Français devant les lignes de Torrès-Vedras. Les généraux de Napoléon continuèrent à se chicaner et à se disputer entre eux, chacun ne songeant qu'à ses propres intérêts. Wellington, dont les troupes avaient été renforcées, put s'avancer hardiment au centre de l'Espagne et faire une entrée triomphale à Madrid. Il fut toutefois contraint d'évacuer la capitale peu après, lorsque les armées françaises convergèrent sur lui de toutes les directions. Il reprit son offensive l'année suivante. Après la désastreuse campagne de Russie, l'empereur avait encore fortement dimi-

nué ses armées d'Espagne pour renforcer celles d'Allemagne. Les troupes françaises, trop faibles pour offrir une résistance efficace, se replièrent derrière l'Ebre, puis sur les Pyrénées. L'armée britannique franchit la frontière hispano-française à la même époque où les Alliés passèrent le Rhin et le Jura.

Cette offensive à travers l'Espagne, qui eut pour conséquence de refouler les Français sur les Pyrénées, semble avoir été une erreur. Les troupes françaises s'y trouvèrent plus proche du champ de bataille principal : la France. Elles avaient d'autre part à défendre un espace beaucoup plus restreint, et pouvaient par conséquent offrir une résistance plus vigoureuse. Sans l'offensive britannique dans la Péninsule Ibérique, un plus grand nombre de troupes françaises aurait été maintenu en Espagne. Celles-ci auraient été capturées facilement à la fin de la guerre. De cette façon les pertes françaises auraient été bien plus élevées, car leur résistance n'aurait pas été longue. Les forces d'occupation avaient été progressivement affaiblies et finalement épuisées. L'action démoralisante des guérilleros avait miné leur courage et leur volonté de combattre, jusqu'à les rendre incapables de toute résistance.

Les pertes totales des armées de Napoléon en Espagne furent de 300 000 hommes, et ce sacrifice énorme ne servit à rien, sinon à faire détester la France et son empereur. La guerre dans la Péninsule Ibérique saigna à fond les forces du grand conquérant. Et ce sera avec d'amers regrets que Napoléon dira, à Sainte-Hélène, en parlant de la guerre d'Espagne : « Toutes les circonstances de mes désastres viennent se rattacher à ce nœud fatal ; elle a détruit ma moralité en Europe, compliqué mes embarras, ouvert une école aux soldats anglais... Cette malheureuse guerre d'Espagne m'a perdu... »

J. FRIEDLÆNDER.